

Le Solitaire

UN SCINTILLEMENT MATRICIEL

PIERRE EISENREICH



Le Solitaire

À l'occasion de la sortie en salle (mars 2015) et dans un superbe coffret Blu-ray/DVD (Wild Side) de la version *director's cut* du *Solitaire* de Michael Mann, il était important de pouvoir donner toute sa mesure à une œuvre devenue un classique du polar du début des années 80.

Le terme classique, pourtant, était difficilement envisageable à l'époque de sa sortie en 1981. La forme pour ce genre de film de casse était totalement novatrice, imprimant d'emblée pour le deuxième long métrage de fiction du cinéaste un style unique et reconnaissable entre tous. Dans l'excellent livret du coffret signé de Michael Henry Wilson, notre très regretté confrère, l'introduction de Philippe Garnier évoque la parenté documentaire avec l'aussi novateur *Police fédérale, Los Angeles* (William Friedkin, 1985). Ils présentent tous les deux une vision très esthétisée d'une opération de perçage de coffre-fort et de fabrication de faux dollars. Le sentiment d'assister en temps réel à cette manufacture rythmée par le rock électronique de Tangerine Dream, dans le premier, et par celui de Wang Chung dans le second crée un effet de transgression renforcée par la beauté des deux séquences. L'entretien avec James Caan, en guise de supplément sur le Blu-ray, confirme la minutie de Michael Mann pour atteindre à un réalisme inédit : le perçage a été tourné en direct et d'une seule traite, l'acteur devant soulever lui-même les 80 kilos de la perceuse et effectuer la réalisation de l'ouverture du coffre comme s'il y

était vraiment. Pour atteindre cette authenticité, à l'instar de Friedkin dans *French Connection* (1971) et dans *Police fédérale...*, Michael Mann avait embauché pour sa distribution des seconds rôles de vrais cambrioleurs (parfois encore en activité) et des policiers, certains ayant été mêlés à la même enquête, comme le raconte savoureusement le cinéaste à Michael Henry. Avec ironie et conviction, le rôle du flic ripoux Urizzi est joué par John Santucci, vrai casseur de coffre de son état et qui a appris le « métier » à James Caan en lui prêtant aussi ses outils.

Au début des années 80, la culture pop est traversée par une mode cyberpunk avec l'emblématique *Blade Runner* (1982) de Ridley Scott. La séquence d'ouverture du *Solitaire* frappe par son aspect prémonitoire sur l'esthétique du Los Angeles futuriste, bien que l'action du polar se situe à Chicago, ville natale de Michael Mann comme de William Friedkin. La pluie nocturne filtrant la lumière sur la cascade d'escaliers de secours en un vertigineux plan de grue évoque la météo polluée de *Blade Runner*, mais aussi les ambiances de moussons new-yorkaises de *L'Année du dragon* (1985). Cette ambiance de fin du monde installe le théâtre métaphysique de Frank, dont l'existence perdue en prison fait de lui, dans le civil, un fantôme qui tente de s'incarner en mari, en père aimant, alors qu'il sait qu'il est trop tard pour assurer l'autonomie d'un foyer. Sa relation avec Jessie annonce toutes les amours incertaines qui



James Caan

jalonnent la filmographie de Michael Mann, empêchées par des contraintes professionnelles et légales. On ne compte plus les hommes en proie à la loi délaissant l'aimée, comme on le voit dans *Heat* (1995), *Miami Vice* (2006), *Public Enemies* (2009), *Hacker* (2015). Cette impossible résolution du couple, au prix d'une fuite en avant plutôt que d'une liberté conservée, constitue une forme de damnation humaine surtout masculine. À l'image de *Heat*, *Le Solitaire* propose subtilement, par la magnifique présence de Tuesday Weld, toutes les possibilités d'un matriarcat recomposé. Frank sait que la paix peut se gagner enfin à ce niveau, bien qu'il soit incapable de l'assumer. La galerie de femmes dans *Heat* et dans *Miami Vice* posait aussi cette possibilité de la féminisation d'un milieu voué à la virilité et à la guerre. Est-ce que *Johnny Guitar* (1954) aurait inspiré le cinéma de Michael Mann ?

Devant cette cruauté des relations sans lendemain, il ne reste que l'espérance pour faire valoir l'énergie d'une existence. *Le Solitaire* encore une fois présente ce qui, à mon avis, constitue la marque de fabrique de la mise en scène de Michael Mann : l'aparté contemplatif et mélancolique. Le *director's cut* propose en ce sens une scène inédite d'une beauté époustouflante. Le prologue terminé par le casse réussi, c'est l'aube et Frank vient flâner au petit matin au bord du lac Michigan. Il entame une discussion courtoise et poétique avec un pêcheur devant une eau étincelante, irisée et irréellement calme. Comme le décrit le compagnon matinal du voleur, c'est « l'œil du ciel ». On comprend que n'importe quelle tragédie peut se dérouler après, la vie vaut au moins d'être vécue pour cela. Cette respiration face à ce sentiment de liberté et de quiétude est également retrouvée et affinée dans *Heat*, quand Neil et Eady admirent au-dessous d'eux le scintillement des lumières phosphorescentes de Los Angeles, et lors de la sortie de prison de John Dillinger ou celle de Nick dans *Public Enemies* et *Hacker*.

Michael Mann est un des rares cinéastes à montrer, au cœur de l'action et à travers un trait poétique, l'intériorité et la pause émotionnelle d'un personnage.

S'il fallait encore convaincre les plus sceptiques de découvrir *Le Solitaire*, il faudrait retenir la séquence du second casse, dont la sensorialité reste inédite. L'enjeu n'est plus le suspens vis-à-vis des forces de l'ordre, mais bien la jouissance des éléments mis en fusion dans une aura antique digne de la forge de Vulcain. À ce moment, on saisit l'amour de l'artisan pour son art, certes hors la loi, mais brillant de mille feux pour atteindre les joyaux. À l'instar du souffleur de verre, la métamorphose de la matière s'opère et défait l'humanité de sa psychologie pour ne montrer que son action sur les éléments en un scintillement fascinant. Aujourd'hui, ce scintillement dans *Hacker* est devenu viral au sein des circuits informatiques qui brisent aussi tous les coffres-forts possibles. ■

LE SOLITAIRE

THIEF

États-Unis (1981). 2 h 02.

Réal. et scén. : Michael Mann, d'après le roman « *The Home Invaders* » de Frank Hohimer. Dir. photo. : Donald Thorin. Déc. : Mel Bourne, Mary Dodson. Cost. : Jodie Tillen. Mont. : Dov Hoenig. Mus. : Tangerine Dream.

Prod. : Jerry Bruckheimer, Ronnie Caan. Cie de prod. : Mann/Caan Productions. Dist. fr. (reprise) : Splendor Films.

Int. : James Caan (Frank), Tuesday Weld (Jessie), Willie Nelson (Okla), James Belushi (Barry), Robert Prosky (Leo), Tom Signorelli (Attaglia), Dennis Farina (Carl), Nick Nickeas (Nick), W.R. « Bill » Brown (Mitch), Norm Tobin (Guido), John Santucci (Urizzi).